vant lesquelles les républicains se seraient bien gardés de se présenter. Aussi, nous attaquèrent-ils avec un aplomb qui étonna tout le monde. La manière dont ils furent reçus leur prouva qu'ils s'étaient trompés, sinon complétement, du moins en partie.

Leur haine pour nous était plus grande encore que celle que nous avions pour eux. Ils se promettaient de nous traiter sans merci, et de nous faire payer en même temps pour nos alliés les Français qu'ils ne pouvaient plus atteindre.

V

Escarmouches. — Les chasseurs Franco-Mexicains.

Quelques escarmouches sans grande importance eurent lieu.

Le 12, on envoya une reconnaissance sur la route de San-Luis avec ordre d'enlever, s'il était possible, la barrière de l'octroi et l'église de San-Pablo. Le général Castillo fut chargé de cette attaque avec une partie de sa division. Il la conduisit vigoureusement et en atteignit le but, qui était de reconnaître si l'ennemi se massait de ce côté, comme on le soupçonnait.

Les chasseurs franco-mexicains se firent admirer dans cette occasion. Ils pénétrèrent dans la cour de Garita, grand bâtiment servant d'octroi, qu'ils enlevèrent à l'ennemi. — Leur commandant,

un officier supérieur mexicain nommé Villasana, fut grièvement blessé. Ce bataillon, celui de Celaya et le 7e de ligne, qui lui servirent de réserve, rentrèrent ensuite dans nos lignes.

Ce mouvement, notre premier succès, nous fit croire que l'ennemi, qu'on défiait ainsi, acceptait enfin la bataille qu'on lui offrait. Il n'en fut rien.

Je crois bon de dire ici un mot des chasseurs. Ils avaient été formés avec les débris des anciens bataillons de chasseurs du Mexique, composés de Français et de Mexicains et organisés avec habileté, quoique tardivement et à grands frais, par le maréchal Bazaine. Malheureusement, lors du départ du corps expéditionnaire, la plupart des officiers et sous-officiers de l'armée française, détachés dans ce corps dont ils étaient l'âme, durent rentrer dans leurs anciens régiments et abandonner le service de l'empereur Maximilien. Néanmoins, dans le bataillon qui nous restait à Queretaro, l'élément français était encore assez nombreux pour communiquer au reste les qualités et les défauts de notre nationalité. On y voyait aussi quelques Allemands et quelques Polonais. Ce petit bataillon avait conservé son organisation française primitive, laquelle se détruisit peu à peu, parce que, en remplacement des anciens commandants français, on lui donna d'abord un officier supérieur mexicain, qui y introduisit le vieux système d'administration espagnole, puis le prince de Salm, qui crut bien faire en conduisant les chasseurs comme des Prussiens, et enfin le commandant autrichien Pitner, qui modifia à son tour ce que ses prédécesseurs avaient fait.

L'ancienne discipline se relâcha, les chasseurs devinrent pillards ; mais ils firent merveille durant le siége, et leurs éclatants services nous donnèrent à regretter amèrement la prompte dissolution des bataillons de chasseurs du Mexique, dont la présence à Queretaro nous aurait permis de remporter une victoire décisive.

On aura beau dire : des troupes régulières énergiquement commandées, viendront à bout tôt ou tard de la plus formidable insurrection.

L'histoire moderne nous en offre des exemples à chaque page.

La monarchie autrichienne ne doit son existence présente qu'aux belles et vaillantes armées de Radetzki et du ban Jellachich, lesquelles, en 1848, écrasèrent ses ennemis extérieurs en Italie, et ses ennemis intérieurs en Hongrie, en Bohême et dans la capitale.

N'a-t-on pas vu il y a peu d'années quelques milliers de vétérans de la Grande-Bretagne, commandés par les généraux Havelock et Colin Campbell, étouffer la plus formidable révolte des cipayes de l'Inde ?

Lors de la dernière révolution de Naples, si l'armée piémontaise du général Cialdini et le roi Victor-Emmanuel en personne n'étaient venus au secours de Garibaldi, arrêté devant le Volturne par quelques soldats fidèles au roi François II, c'en était fait des chemises rouges. La révolution, qui n'avait point trouvé de résistance sérieuse, n'était qu'un feu de paille qui s'éteignait déjà. Une réaction s'opérait, et une déroute aurait suffi pour disperser les Garibaldiens ; mais l'arrivée de l'excellente armée piémontaise changea la face des choses.

Si dans l'armée, précipitamment réunie à Queretaro par l'infortuné empereur Maximilien, on avait pu incorporer, sous le commandement d'un chef comme le vieux général Adrian Woll, quelques-uns des bataillons de chasseurs dont je viens de parler, avec une telle aide la victoire était à nous : le gouvernement républicain fuyait de nouveau vers le Nord, ou redevenait nomade pour longtemps.

Le 13 et le 14, l'ennemi apparut sur les hauteurs de Carretas, de Cuesta-China et de la Canada, qui forment la partie principale de la chaîne des hauteurs environnant Queretaro.